

La géologie « positive » – c'est-à-dire déchargée d'une encombrante métaphysique – s'installe dans le paysage scientifique des années 1830. Elle s'institutionnalise précisément au moment de la révolution de Juillet, en 1830, et de la fuite de l'ultraroyaliste Charles X qui venait de dissoudre la Chambre des députés nouvellement élue au suffrage censitaire. Les fondateurs de la Société géologique de France réclament à Louis-Philippe, son successeur sur le trône, la liberté pour l'étude de la nature.

La paléontologie française des vertébrés s'enorgueillit alors surtout des travaux de Georges Cuvier, professeur au Muséum – par ailleurs homme politique de premier plan –, avec ses ouvrages illustrés de planches, authentiques nouveautés où les mammifères fossiles sont étalés à chaque page. Pour les « invertébrés », les naturalistes disposent des travaux de Jean-Baptiste Lamarck, d'une remarquable utilité pour tous les géologues, les coquilles étant des marqueurs privilégiés. Tous deux (et d'autres) enseignent au Muséum depuis sa transformation, en 1793, à partir du jardin du Roi.

Ces disciplines sont donc bien jeunes, mais dynamiques, et leurs défenseurs sont portés par la curiosité, mais aussi par le besoin de connaître, dans un but économique, les richesses naturelles enfouies. Deux écoles principales se distinguent : les partisans de l'évolution par la transformation des espèces, comme Lamarck, puis Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, et, à l'opposé, les tenants de la fixité des espèces, leur immutabilité issue de la Création une, unique et initiale, tels Cuvier puis Henri de Blainville, son successeur.

AVOCAT GERSOIS EN STAGE À PARIS

Le siècle avait un an lorsque naît Édouard Lartet dans une métairie du domaine d'En Poucournon, à Saint-Guiraud, dans le Gers. Il est le dernier enfant d'une fratrie qui comptera un médecin, un avocat et un magistrat. Brillant élève, il est titulaire d'un diplôme de droit et s'inscrit comme avocat stagiaire au barreau de Paris. Il séjourne en effet dans la capitale à peu près deux ans, cohabitant avec son frère avocat à l'extrémité ouest de l'île de la Cité, derrière le Palais de Justice. Il exerce un temps cette profession, mais il reste, dit-on, marqué par les galeries du Muséum qu'il visite souvent et les cours dispensés par les maîtres naturalistes du moment.

Dans sa région natale affluent de nombreux terrains miocènes, c'est-à-dire vieux de 23 à 5 millions d'années, comme on le datera plus tard, bien visibles à l'occasion des fréquents chantiers de modernisation des routes et chemins. Du reste, les ingénieurs des ponts et chaussées sont d'intéressants contacts pour les

paléontologues. Mais peu de gens s'intéressent à ces portions de défenses fossiles, les « cornes du diable » (voir l'encadré page ci-contre). Pourtant, d'imposantes dents à « collines » ou des os et des mâchoires d'une longueur et d'une épaisseur insolites sortent de terre.

Le château qu'habite Lartet jeune adulte, propriété de 230 hectares héritée par son frère aîné médecin, est situé à Ornézan, village du Gers bordé au nord par Sansan, autre petit village au nom comme sorti d'un conte de fées. Plusieurs de ses habitants sont ouvriers agricoles chez les Lartet. C'est ainsi qu'une grosse dent à collines, trouvée au sommet d'un mamelon de Sansan, est apportée par l'un d'eux.

À une lieue et demie de son domicile s'ouvre alors un chantier unique, d'une richesse inouïe, qui, à Paris, stupéfie les professeurs rapidement contactés. Ceux-ci deviennent destinataires de nombreux envois de caisses en bois (de centaines de kilos) contenant une faune fossile en partie inconnue : voici le *Dicrocerus elegans*, petit cervidé dont les interminables troupeaux, assoiffés par la chaleur tropicale, s'abreuvaient au bord des marécages miocènes, il y a quinze millions d'années (une durée que Lartet ne pouvait mesurer) ; *Amphicyon major*, carnivore puissant aux caractères félins et pourtant plantigrade ; pas moins de quatre espèces de rhinocéros (*Hoploaceratherium tetradactylum*, *Lartetotherium sansaniense*, *Aceratherium* [*Alicornops*] *simorreense*, *Brachypotherium brachypus*) avec ou sans cornes, à trois ou à quatre doigts, et aussi des proboscidiens dont le plus grand de tous, *Deinotherium giganteum*, ou *Archaeobelodon filholi* et bien d'autres quadrupèdes comme *Sansanosmilus sansaniense* qui inaugure la canine « dent de sabre », *Anisodon grande*, que Lartet surnommait le « pangolin géant », un étrange périssodactyle (chalicothère) lointainement apparenté aux chevaux et aux rhinocéros ; mais encore des oiseaux, des reptiles, des graines aussi.



À LIRE

Article publié avec l'aimable autorisation de la revue *Espèces*, après parution dans son n° 40, pp. 48-54, juin 2021, <https://especes.org>.

Deux molaires à collines (crêtes ou lophides) de *Gomphotherium angustidens*, nommé initialement par Cuvier « mastodonte à dents étroites », puis par Lartet *Mastodon simoghorensis* (nom antique de Simorre, dans le Gers), ici montées sur du plâtre.

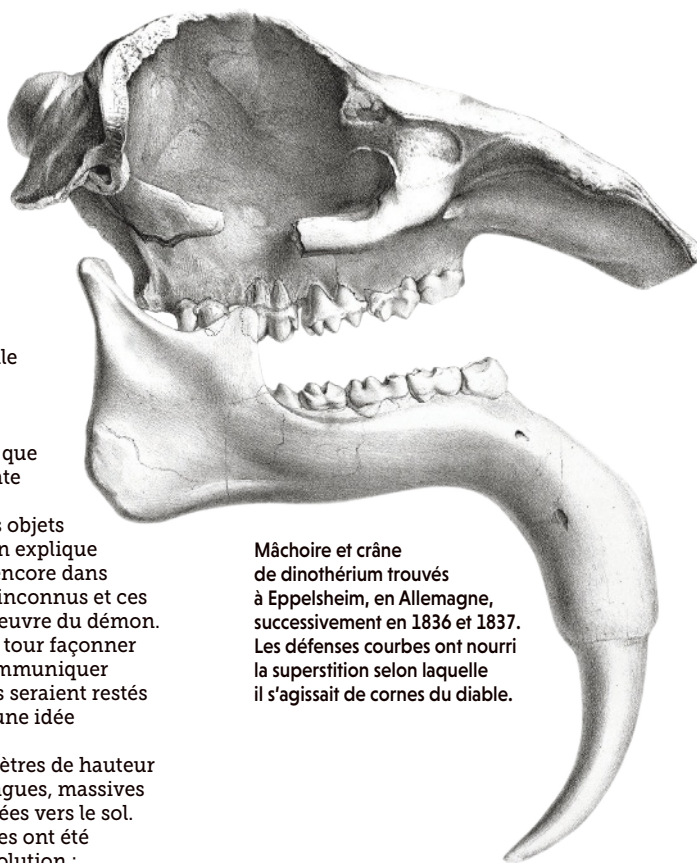


LES CORNES DU DIABLE EN TERRE DE GASCogne

En 1783, près du village d'Alan en Haute-Garonne, le chasseur attaché au palais des Évêques du Comminges avait vendu au trésorier des États du Languedoc, M. Philippe de Joubert, deux demi-mâchoires trouvées non loin du village, chacune armée de cinq dents énormes. Ces magnifiques spécimens furent ensuite vendus au marquis de Drée – dont la collection est entrée au Muséum. Ainsi, Cuvier, le professeur d'anatomie comparée, avait pu les reproduire dans ses *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes* (1812) ; il attribuait ces molaires à un tapir fossile gigantesque. Mais le chasseur avait brisé en deux parties ces imposantes mandibules pour les transporter plus facilement, dit-on. S'agissait-il seulement de les déplacer plus aisément ?

Averti de trouvailles diverses, Lartet se rend aussi souvent que possible sur les lieux, espérant répondre à la demande pressante du professeur Blainville et trouver des débris du dinotherium. Malheureusement, il revient souvent déçu car, entretemps, les objets ont été cassés, voire détruits. Dépit, l'avocat-paléontologue en explique la raison dans *Notice sur la colline de Sansan* : « On retrouve encore dans nos campagnes la croyance traditionnelle que ces ossements inconnus et ces coquilles pétrifiées enfouies dans nos terrains anciens sont l'œuvre du démon. Le diable, jaloux des créations du bon Dieu, aurait voulu à son tour façonner des formes animales, mais il ne serait point parvenu à leur communiquer la vie et le mouvement ; les débris de ces ébauches imparfaites seraient restés ensevelis dans les profondeurs du sol. » Avatar christianisé d'une idée qui remonte à Empédocle (v^e siècle avant notre ère).

Il se trouve que le dinotherium (géant de près de quatre mètres de hauteur au garrot) possède deux incisives à la mâchoire inférieure, longues, massives et en arc de cercle, deux défenses, donc, comiquement incurvées vers le sol. Fréquentes en Gascogne et parfois seuls vestiges fossilisés, elles ont été accusées d'être les cornes du diable « lui-même ». Une seule solution : s'armer de courage et les briser au plus vite.



Mâchoire et crâne de dinotherium trouvés à Eppelsheim, en Allemagne, successivement en 1836 et 1837. Les défenses courbes ont nourri la superstition selon laquelle il s'agissait de cornes du diable.

Cette faune inattendue fait rapidement la renommée du jeune passionné, à tel point que le professeur Blainville lui « passe commande » des fossiles qu'il souhaite étudier, les pattes du *Deinotherium*, par exemple, que personne n'a encore trouvées, ni en France ni ailleurs. Puis Blainville demande à Lartet de se mettre en quête de... l'humain.

Un peu subventionné, le paléontologue gersois organise autant de campagnes de fouilles que possible pendant les saisons agricoles creuses. Par tombereaux entiers, il fait rapporter ossements et sédiments à tamiser, extrait au petit marteau les fossiles de leur gangue tenace et accumule ses objets d'étude dans la tour du château médiéval restauré. Il se forme « sur le tas », bientôt aidé par l'ancien secrétaire de Cuvier et paléontologue pointu, le discret Charles Laurillard avec lequel il entretient une correspondance très formatrice et technique.

À l'autre bout du monde, un Écossais, Hugh Falconer, directeur du jardin botanique de Saharanpur (appartenant à la Compagnie des Indes), travaille à l'introduction de la culture du thé sur les pentes de la chaîne de basses montagnes située au piémont sud de l'Himalaya, les Siwaliks. Passionné de paléontologie lui aussi, herborisant sans doute, il arpente la

région avec quelques collègues ou amis. Les fossiles y sont nombreux, inconnus souvent, telle cette extravagante tortue terrestre (*Testudo atlas*, aujourd'hui dans le genre *Gigantochelys*) dont le périmètre de la carapace avoisinerait six mètres.

Pendant l'été 1836, au cours de l'une de ces courses paléontologiques, Falconer collecte un petit astragale. Sa forme l'intrigue, il le met dans sa poche où il ne prend pas beaucoup de place et y reste. Il a bien une idée quant à son propriétaire, mais n'est pas tout à fait sûr et préfère attendre avant d'en parler.

LE RENDEZ-VOUS DES SINGES

Le 18 novembre 1836, Falconer sort enfin l'astragale de sa poche, effectue des comparaisons et vérifie avec le talus d'un animal actuel : il est convaincu que le petit os est bien celui d'un singe fossile. Il prépare alors, avec son compagnon de fouilles, Proby Cautley, une lettre qu'ils envoient en Grande-Bretagne pour qu'elle soit lue aux membres de la Société géologique de Londres. Il ajoute dans le colis le talus avec lequel il a fait le rapprochement.

Au même moment, d'autres Britanniques explorent la même zone. William Baker et Henry Durand, deux ingénieurs de l'armée du Bengale